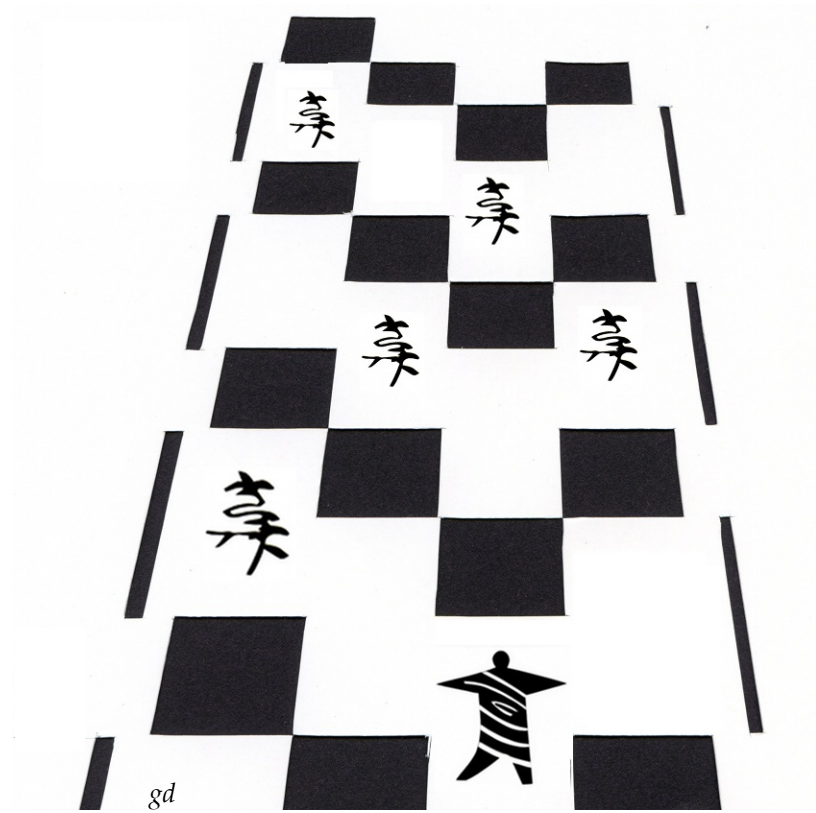


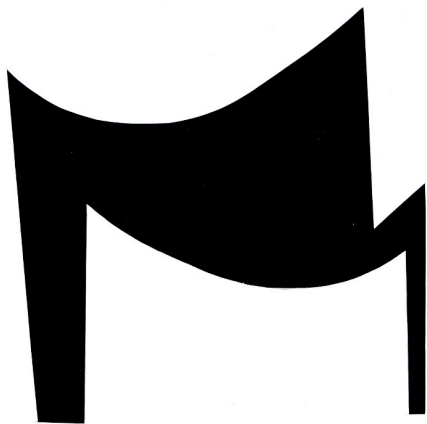
Guy Demers

ÆNCRAGES

Écrits et estampes d'atelier

Les Pots d'Amis - 2015





« Donner leur chance aux images et aux mots »

Rien à l'horizon	04
Les mots du bord de l'être	05
L'autre, si près et si loin	09
Quand monte la sève aux arbres	13
La beauté sauve le monde	21
Ce désiré est bien poète autant que potier et sculpteur	23
L'amour qui le tient	28
Capitaine Jojo se met de la partie	31
Et roule le temps	34
Regarder - Écouter - Lire	38

Introduction

Ou bien ... ou bien est le titre d'un livre publié en 1843 par le philosophe danois Søren Kierkegaard. Il y présente essentiellement l'alternative entre deux styles de vie: un style de vie esthétique et un style de vie éthique.

Ces mots commandent l'introduction à mon livre d'écrits d'atelier et d'estampes originales que voici, avec la réserve suivante. Je fais moins d'opposition que Kierkegaard entre ces deux styles de vie. Je préfère laisser libre cours à chacun de choisir son inspiration dans le beau ou dans le bien, comme poète ou artiste. Car, le beau est souvent l'expression du bien et le bien, donné librement, réjouit profondément notre vie.

Quel beau geste, ne trouves-tu pas ?

J'ai toujours aimé le symbole du Yin et du Yang, le complément de vie qu'il annonce, et j'ai beaucoup aimé jouer avec les rapports du noir et du blanc dans le travail d'imagerie visuelle qui a donné lieu aux estampes, réalisées à partir de découpages de papier, que je présente dans ce livre. Le titre de mon livre **ÆNCRAGES**, par l'enlacement du A et du E qui donne à lire deux mots en un, rejoint encore très fortement tout cela. Comment pouvais-je mieux imaginer voir l'Encre de mes estampes trouver Ancre dans les mots et l'imagerie qui les emportent ?

J'ai toujours aimé aussi, la figure du cercle qui rassemble le Yin et le Yang. Il paraît, dit-on, que le cercle est inscrit profondément dans les gènes humains, à tout le moins en ce qui touche à mon passé culturel en lien avec les peuples anciens de l'Amérique du Nord.

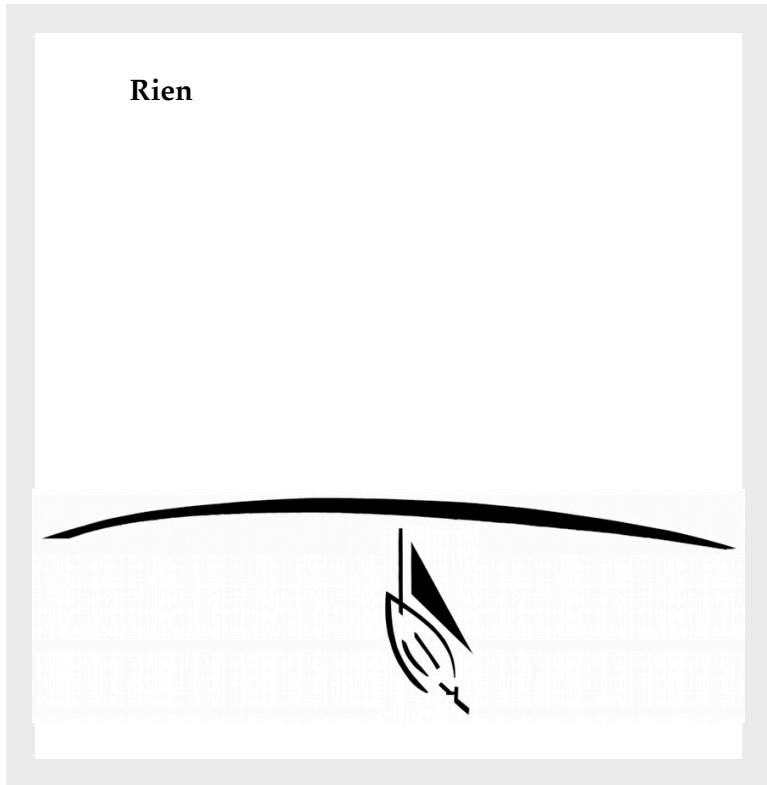
Dans les ateliers d'art et d'écriture que j'ai animés au cours des dernières années et qui ont inspiré beaucoup les écrits et les figures que l'on va rencontrer dans ce livre, c'est toujours en cercle que je me trouve. Tout ce qui advient ne semble-t-il pas survenir de la parole ou du geste qui passe de l'un à l'autre, sans que personne ne puisse jamais le retenir pour elle ou lui seul ?

Cela peut s'exprimer encore par la forme, le geste et la musique de l'accordéon, dont je me suis inspirés pour fabriquer quelques bandes dessinées. Le livre accordéon à la chinoise ne semble-t-il pas, lui aussi, n'avoir ni commencement ni fin, comme le cercle dont nous faisons partie ? Il respire et nous invite à la danse, en harmonie

Ou bien ... ou bien.

Un souffle de vie qui va et qui vient.

À l'horizon, ce pourrait-il qu'il n'y ait rien de rien ?



Quand j'écris le mot cela fait apparaître *rien*. Quand je l'efface rien n'existe plus. Sauf peut-être dans ma mémoire.

S'il apparaît que le mot puisse exister, cela fait-il de même pour la chose ? Comment parler de chose quand ce n'est rien ?

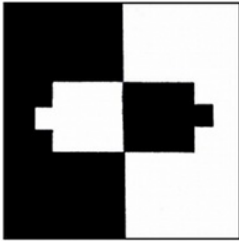
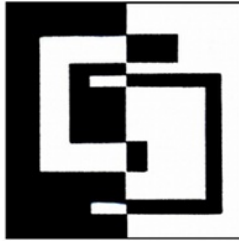
Pour ma part, ce que je vois à l'horizon c'est une courbure. On dit la courbure de l'océan ou de la terre

Je m'imagine à la barre d'un petit voilier, voguant vers quelque terre à connaître. Se peut-il que je la trouve de l'autre côté de l'horizon ? Plus je m'enfonce vers lui, plus il semble reculer. Qu'elle est loin la terre désirée. Toujours rien à l'horizon.

C'est notre destin, paraît-il, de voguer sans cesse vers cette terre inconnue. Comme l'écrivait le poète Dante :

*Nos âmes voguent vers différents ports sur la vaste mer de l'être,
chacune avec l'instinct qu'elle a reçu et qui la porte.*

**Les mots
du bord de l'être**



*Celui qui regarde du dehors
À travers une fenêtre ouverte,
Ne voit jamais autant de choses
Que celui qui regarde une fenêtre fermée.*

Charles Beaudelaire

*Le véritable amour est éternel, infini,
Toujours semblable à lui-même ;
Il est égal et pur, sans démonstrations violentes.*

Honoré de Balzac

*Les pensées que j'avais hier
Ne satisfont aujourd'hui
Mon besoin de penser que dans la mesure où je peux
Les penser à nouveau.*

Hannah Arendt

*Si j'entends, j'oublie.
Si je vois, je retiens.
Si je fais, je comprends.*

Confucius

À mon tour
Je trouve des mots
Qui disent l'amour
Et qui brûlent tous nos maux.

Aussi vrai
Que le ciel est bleu,
Son apprêt
Soulève nos feux.

Aussi bleu
Que l'eau sous la glace,
Son sourire
Enchante et prend place.

Ce jour-là, quant aux beaux-arts
Je passais de l'ancien au nouveau, sans coup férir,
Je me retrouvai en place Tahir,
Et j'imaginai le monde prendre de nouveau sa part.

Je voyais bien comment Ptah
Se mirait de face et de profil,
Tandis que Renoir en donnait
L'impression, de ci de là.

Mais je me rendais en même temps
Compte qu'il ne fallait plus s'illusionner.
Quand Pharaon était fait prisonnier
L'air du temps était au dérangement.

Des gestes où il faut prendre part
S'expriment aussi en art,
Quand poètes et artistes
Remettent en question les faux tristes.

Quand tout est en « J »

JAUN'EN page,
Ce JAUNE d'oeuf répandu
Sur la page du JOURNAL.
On ne JOUE plus,
On ne JUPONNE plus,
C'est JEÛNE de nouvelles,
JUSSION dit.
LE JAUNE creuse la page,
JUGULE les nouvelles.
L'encre a JAUNI.
Les lettres ont fait JUKE-BOX.



Croyant faire JUSTICE,
Sa JAQUETTE n'a rien servi.
La JUPE ne porte pas feuilles.
Reste JOUASSE la coquille.
Vidée de son encre JAUNE,
Elle est toujours JOUETTE,
Même sans JUGEOTE.
Un JE-NE-SAIS-QUOI en couleur
JONGLE dans ma main.
Quel JARDIN de fleurs.
Ce JOLI oeuf si léger !

Et que « J » fait le mime

Un passant dans un parc : Monsieur, puis-je vous parler ?

Le monsieur interpellé : Oui. Que se passe-t-il ?

Le passant : N'exagérez-vous pas un peu ?

Le monsieur : De quoi me parlez-vous ?

Le passant, faisant le geste de boire : Vous buvez sans arrêt. On dirait que vous tenez une bouteille sans fond.

Le monsieur : Si cela était, cela se verrait. Je n'aurais plus rien à boire.

Le passant : Au contraire, votre bouteille semble toujours pleine.

Le monsieur, l'air lassé : Je suis bien d'accord avec vous. À force de faire le mime qui fait des bulles, j'ai des courbatures partout. La bouteille est bien pleine et elle me pèse assez lourd à la fin.

Le passant : Comment faites-vous, alors ?

Le monsieur : Ce n'est pas difficile. Je fais comme le magicien qui tire toujours de nouvelles cartes de son chapeau.

Le passant : Votre bouteille est donc comme un chapeau de magicien ?

Le monsieur, riant cette fois : C'est ce que vous croyez, mais ce n'est pas possible. Car quand je mets mon chapeau c'est pour m'en aller.

Le passant : Pourquoi ?

Le monsieur : Parce que le spectacle est terminé. Je vous salue, je mets mon chapeau sur la tête et je rentre chez moi.

Le passant : Et quand vous rentrez chez vous, enlevez-vous votre chapeau ?

Le monsieur : C'est bien ainsi que vous me voyez.

Le passant : Ce qui ne vous empêche pas de continuer de boire.

Le monsieur : Ainsi le pensez-vous. Mais vous errez plus que passez. Que savons-nous de ce que peut boire un mime pensant ?

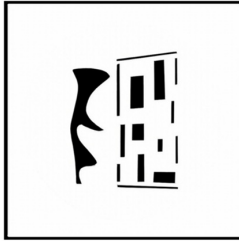
Un voisin, assis sur un banc :
Il le cache bien en tout cas son chapeau.



L'Autre, si près et si loin

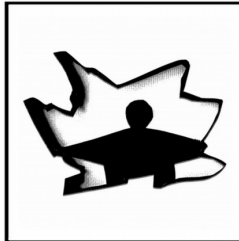
On aimerait qu'il
Soit différent de ce qu'il est.

Comme si la forêt pouvait être
La forêt d'un seul arbre.



Même l'être que nous croyons connaître le mieux, qui nous confirme même qu'il trouve en nous une compréhension sans limite, même cet être-là demeure au fond pour nous un étranger : il est un autre et il est l'autre.

C. G. Jung



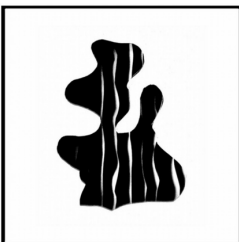
J'ai toujours été sensible à la voix et à l'expressivité du visage. C'est seulement après coup, par la force de l'amour, que je pénétrais dans sa vie intérieure, que je l'acceptais et qu'elle devenait pour moi une source de bonheur.

Nina Berberova



La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux ! Quand on observe la couleur des yeux, on n'est pas en relation sociale avec autrui. La relation avec le visage peut certes être dominée par la perception, mais ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas.

Emmanuel Lévinas



Moi j'voulais écrire un beau texte, plein de bons sentiments, Ça parlerait d'un monde meilleur et de rassemblement, Mais pour écrire autant de courage, y a pas de mots suffisamment forts, Juste une question, pas compliquée... Putain, mais combien de temps encore ?

Ami Karim

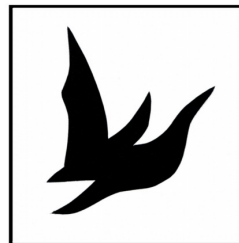
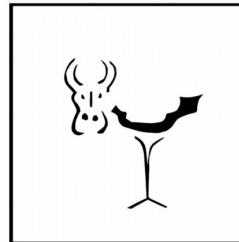
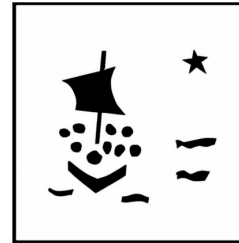
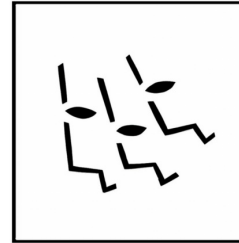
L'ange chante « O »
Comme on entend l'eau
Sous la pluie,
Quand la terre fuit.

Que vont manger les enfants ce soir ?
Majesté a tout pris de ce qui avait poussé.
Un bateau plein à craquer emporte tout comme pétrole.
Dans sa course à l'argent fol.

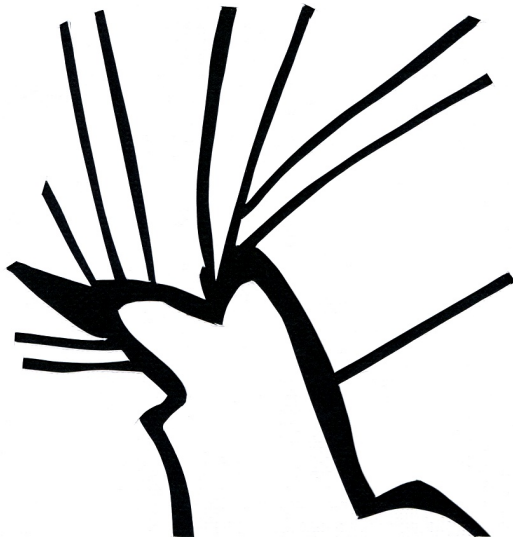
Sous la lune vogue depuis longtemps
Un autre bateau
Qui transporte des humains. *Le peuple bateau.*
On trouve toujours des étoiles sur la mer du désir.

Mais avons-nous fait assez le plein d'être ensemble
Sur la terre des vivants ?
La mer nous deviendra-t-elle plus douce le jour où elle
recouvrira de nouveau la terre ?

Le petit oiseau vole où il vole.
Il ne cherche pas si on l'entend ou si on le voit.
Il n'a de souci de lui-même.
Comme la rose il est sans pourquoi.



Le peuple de la mer



Prunus m'en dira tant

Ses racines agrippées sur mon dos,
le tronc tordu dressé vers le ciel,
il me rend la vie pénible.

On a beau dire qu'il fleurit en hiver et que de partout en Chine
on vient s'exclamer à son sujet, je supporte durement ses griffes
et sa charge.

Quand survient l'hirondelle, dont j'ai plaisir à entendre le
chant, je relève la tête.

Mon roc me semble moins lourd à porter. Les racines de ce
grand bourru me font moins mal. Il faut dire aussi qu'elles se
relâchent quand vient le dégel.

« Viendras-tu t'abriter dans mon arbre ? »
demande Prunus à l'hirondelle ?

Tiens ! Il n'a pas l'air si fier, me dis-je.

« Peut-être que oui, répond l'hirondelle,
si tu sais t'élancer plus finement vers le ciel. »

J'ai le bon dos, moi, d'entendre cela.
Le printemps rendrait-il les charges
plus légères à porter ?

**Quand monte la sève
aux arbres**



*Les hommes ont d'abord vécu sur la terre,
Ils ont ensuite vécu de la terre,
L'heure est venue pour eux de vivre avec la terre.*

Raimon Panikkar au Sommet de la Terre

Un homme qui plante des arbres

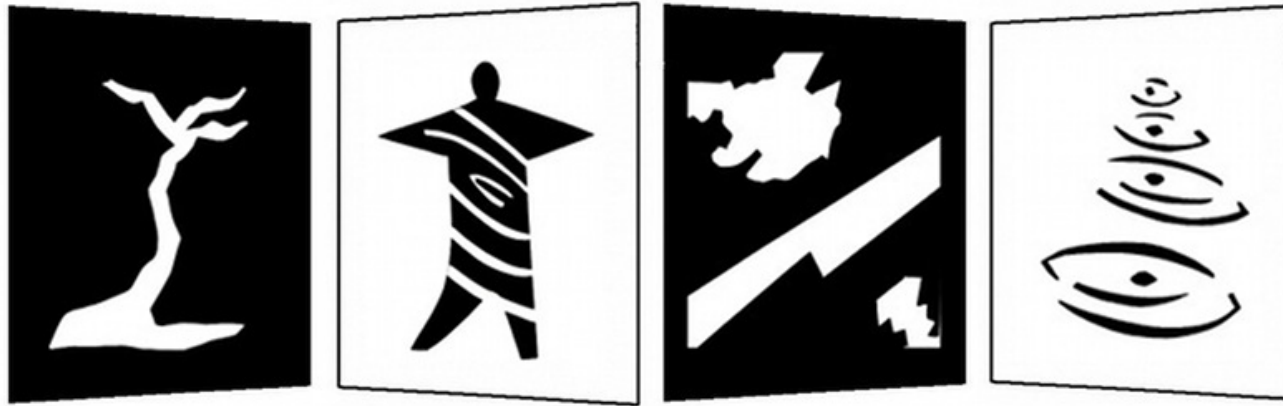
*Quand je réfléchis qu'un homme seul, réduit à ses simples ressources
physiques et morales, a suffi pour faire surgir du désert ce pays de
Canaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est
admirable.*

Jean Giono et Frédéric Back
Le récit et le film

**Et qui fait que l'eau coule encore
au bout de la prairie.**

**Un homme qui aime les enfants
et le bruit que font les cailloux sur l'eau**

Il n'est pas de tout repos pour un arbre
De vivre dans un bois.



Les hommes y font de grands abattages
Et y laissent le sol brûlé.
Le nombre de billots à emporter
Pour construire des maisons,
Fabriquer du papier ou faire du charbon de bois
Est-ce qui leur importe avant tout.

C'est pourquoi il m'arrive de rêver
Aller vivre au bord d'une prairie
Où coule doucement l'eau d'un ruisseau.
Les enfants y viendraient chaque jour
Pour s'abriter sous mes branches
Et lancer des cailloux dans l'eau.

Un homme qui fait des papillons d'images et de mots

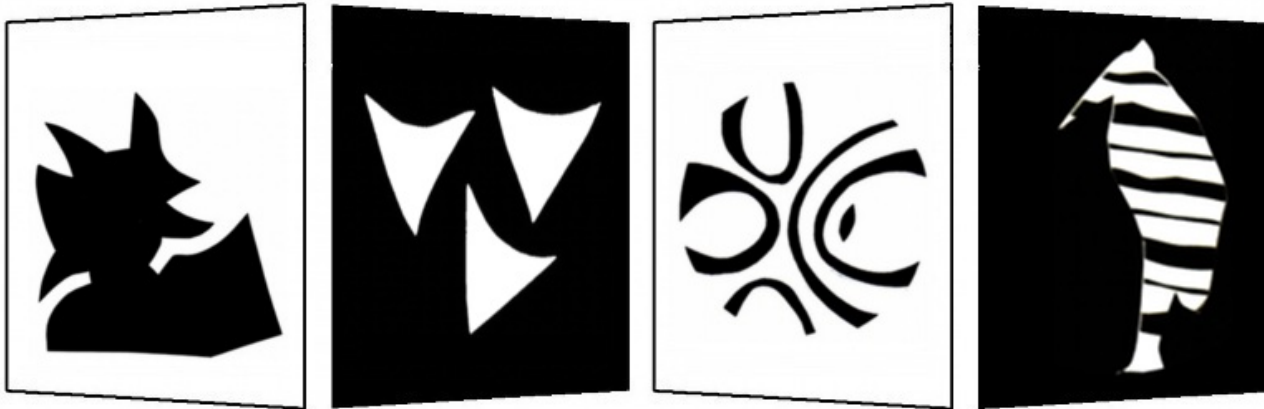


Marre à bout, Bout de ficelle,
Elle encore, Corps de chasse,
Chasse le loup, Loup en bière,
Bière du mort, Mort about.

À tout coup c'est bien nous.
Ce p'tit loup aime en fou
Le nez rond d'Amadou.
Il en fait son p'tit chou.

Barbe au menton
Barbe à papa
Même en baba
C'est bas au rhum.

Un homme qui roule les drôleries



Les mots, ils courent.
Ils font, comme tricot,
Mailles à l'endroit,
Mailles à l'envers.

Noir sur blanc efface le blanc.
Blanc sur noir efface le noir.
Mais tache de boue
Ne tache pas blanc saphir.

Que j'accole ou que j'escalade,
Que j'estoque ou que je baraque,
C'est encore mots à mots
Marmelade au taro.

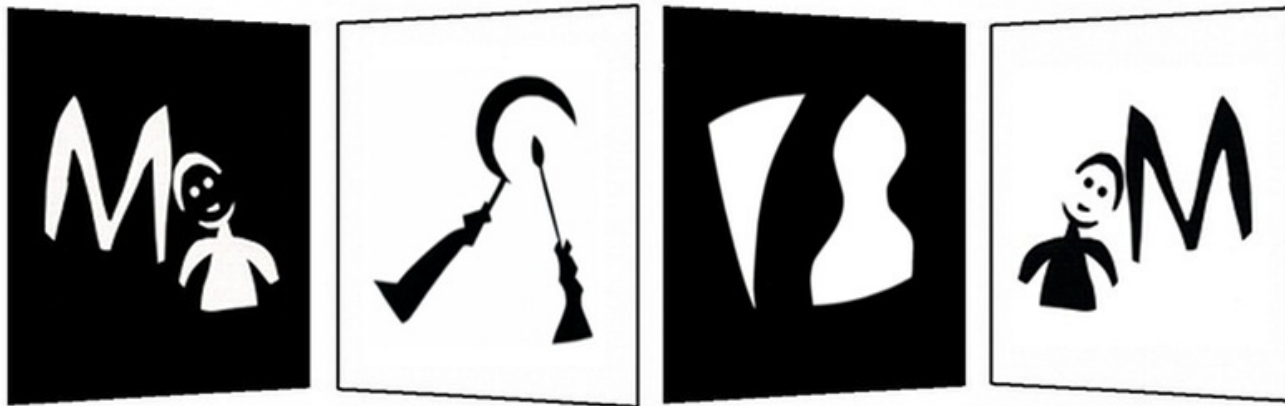
Qui fait de l'art citoyen



Battent les casseroles dans les rues de Montréal,
Depuis la place Victoria jusque dans les quartiers.
Les colonnes du temple résonnent.
La police fait souricière, tape fort, encabane.

Cela n'affecte pas l'humeur populaire, des plus jeunes
Jusqu'aux aînés, les petits enfants avec.
Woo les moteurs !
On ne va pas se laisser faire.

Du beau et du solidaire



*Nous, les poètes, nous avons le droit d'être heureux,
À condition que nous ne fassions qu'un avec nos peuples
Dans leur combat pour le bonheur.*
Pablo Neruda,

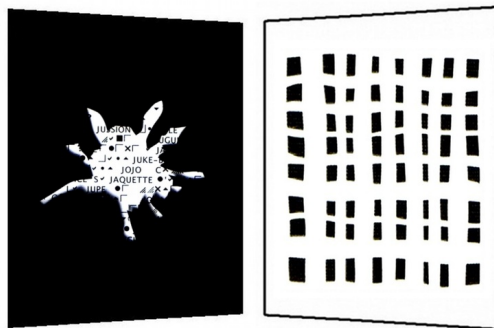
*En ces temps de misères omniprésentes, de violences aveugles, de
catastrophes naturelles ou écologiques, parler de beauté pourrait
paraître provocateur. Mais en raison de cela même, on voit qu'à
l'opposé du mal, la beauté se situe bien à l'autre bout de la réalité à
laquelle nous avons à faire face.*
François Cheng,

Qui a un parti pris pour la justice

Les groupes sociaux, comme les partis politiques ont des partis pris. Certains sont pour la croissance sans limite, d'autres pour l'économie verte. Certains sont solidaires et féministes, d'autres sont élitistes et partageants. C'est normal. Mais ne confondons pas la justice d'avec la préférence.

Si je suis féministe, ce ne doit pas être par préférence ou par amour, mais pour la justice, parce que je veux avec les femmes combattre les dénis de droit et les oppressions qui les accablent. Je ne veux pas de déesses, ni au pouvoir ni dans l'opposition, mais des femmes entendues et s'il faut que cela advienne, à parité à deux pour un.

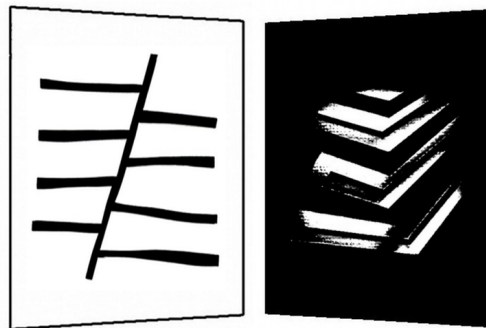
Ceci ne doit pas nous empêcher toutefois d'être dégourdis et de voir où se trouvent les pires dénis de droit sur la terre et d'y travailler sans relâche. Tant que la pauvreté et l'exclusion, avec tous les sévices matériels et spirituels qui les accompagnent, ne



seront pas éliminés, touchant hommes, femmes et enfants partout sur la terre et parmi tous les peuples, ce combat ne doit pas cesser.

Et un esprit dégourdi

Dégourdi comme l'argile,
je sais garder l'empreinte, la transformer.

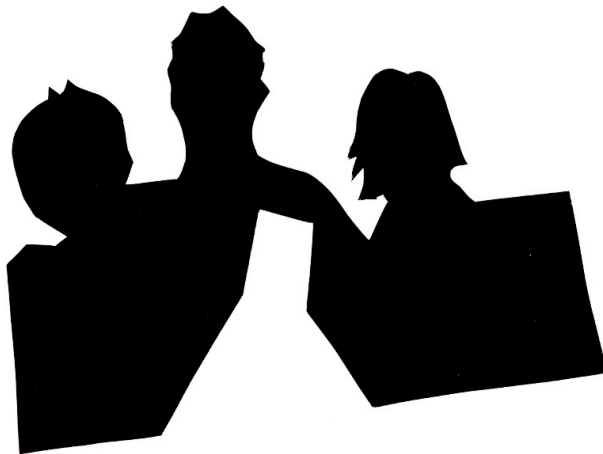


Je sens le vent qui passe. Je reconnais ce que les mots peuvent vouloir poursuivre ou devancer.

Je peux voter orange si cela me chante. Je n'en ignore pas moins ni le rythme ni le pourquoi de la chanson.

Au fil des heures, faire sortir de sa torpeur.
Dégourdir, c'est aussi prendre le temps de penser.

Et tenir éveillés le bleu, le rouge et le Parlement tout entier.



Des citoyens engagés qui ont l'art des mots.

*J'ai vue une grande vague,
À bien regarder, une marée humaine,
Des tas de gens refusant d'être réduits à l'état de marchandise*

Des gens indignés, beaux et responsables

*Peu importe la répression
L'aventure humaine a toujours des idées*

*La richesse humaine traitée comme marchandise
Est une insulte à la beauté de l'âme*

Le vent souffle, nous l'inspirons.

*La révolution est comme une embarcation,
Un vaisseau pour accomplir cette beauté.*

La pieuvre du peuple pour faire l'infini.

* Extraits d'un atelier d'écriture
avec des gens d'Occupons Montréal en 2012

La beauté sauve le monde

Je m'accorde à une voix
Qui reste lointaine.
Comme à une fontaine d'autrefois,
Elle m'aborde sans paraître,
Plus de nuit que de jour.



J'ai en effet souvenir que ...

Rassemblant un jour du matériel d'écriture et de découpage, j'ai retrouvé les croquis d'une sculpture Inuit, vue au musée, qui représentait un bateau peuplé de monde. Pensant à ce bateau, je me suis mis à écrire une histoire pour moi aussi vraie qu'inconnue, les mots s'enchaînant sous ma plume comme pour mieux attacher ce bateau aux rives de ma mémoire.

J'imaginai qu'un jour de printemps on avait dû voir arriver, sur les côtes de ce qu'on a nommé depuis la Baie d'Hudson, ce bateau plein de corps agrippés à la grande voile. Les premiers explorateurs accostant à la Grande rivière de la Baleine sans doute. Ils y auraient passé l'hiver, dans les Igloos, et seraient repartis à la fin de l'été suivant, avec des peaux de phoque et d'autres objets que l'on trouve aujourd'hui dans les musées.

L'artiste Inuit Joe Talirunili qui a sculpté ce bateau dans de la pierre douce à chavirer la main, que l'on appelle pierre ollaire ou pierre à savon, lui a donné le nom de *Migration*. C'est sans doute ce qui m'a inspiré de faire un tableau inspiré de ce croquis et d'écrire son histoire.

Si la beauté peut sauver le monde, en voici bien une qui m'a apporté un air de salut.

Ce bateau est maintenant accosté dans le pays de mon imaginaire. Ce pays ressemble à un pays de brume au bord du Saint-Laurent. Il m'arrive de prendre un filet de pêche trouvé sur la grève pour l'envelopper, comme si je pouvais mieux ainsi l'emporter en voyage. Il sent bon le sel de mer et le varech et au printemps on voit glisser sur ses eaux, à la dérive, des morceaux de glace poussés par les courants qui viennent de l'Arctique. Justement !

À vrai dire, mon sac de brume ne tient pas plus l'eau qu'il ne tient le temps, mais il me sert à vivre dans ce qui m'est cher, autant pour le plaisir des yeux que la fantaisie des mots.

Il m'incite encore à pratiquer le métier d'artiste et de poète.

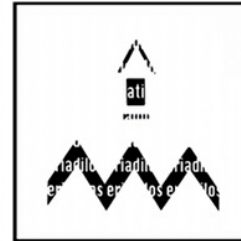
**Ce désiré est bien poète
autant que potier
et sculpteur**

*Vivre poétiquement, c'est vivre pour vivre.
Il est vain de rêver d'un état poétique permanent, lequel,
du reste, s'affadirait de lui-même.*

Edgar Morin

*Quel auteur pourra jamais dire comment et pourquoi
un personnage a surgi dans son imagination ?*

Pirandello



Que de livres dans cette chambre, que de chambres dans ces livres.

Christian Bobin

Seule, non, je n'étais pas seule, il y avait un homme avec moi pendant cette époque-là. Mais on ne se parlait pas. Comme j'écrivais, il fallait éviter de parler des livres. Les hommes ne le supportent pas : une femme qui écrit. C'est cruel pour l'homme. C'est difficile pour tous.

Marguerite Duras

L'écrivain, plus encore que dans le besoin des mots, est dans le désir d'eux. Il aime à les faire bruite - en silence. Il les fait bruite, en noir sur blanc, comme ces cortèges d'oiseaux partant en migration, que l'on aperçoit, haut dans le ciel, traçant à vive allure des lignes mouvantes et bruissantes, parfois stridentes.

Sylvie Germain

Écrire est un acte d'amour. S'il ne l'est pas il n'est qu'écriture.

Jean Cocteau

*Oh ! Mon coeur !
Ne ressemble pas à la roue,
Mais sois pareil au centre de la roue
Qui se tient au repos.*



*Si la roue tourne si activement,
C'est parce que son centre est immobile.*

Chant des potiers hindous



Quand il modèle pour un
empereur de Chine
Une maison grenier
Pour une autre vie à venir,

Potier se fait passeur



Quand sur la colline il plante ses
terres cuites
Aux reflets de cuivre
Avec vue sur le lointain,

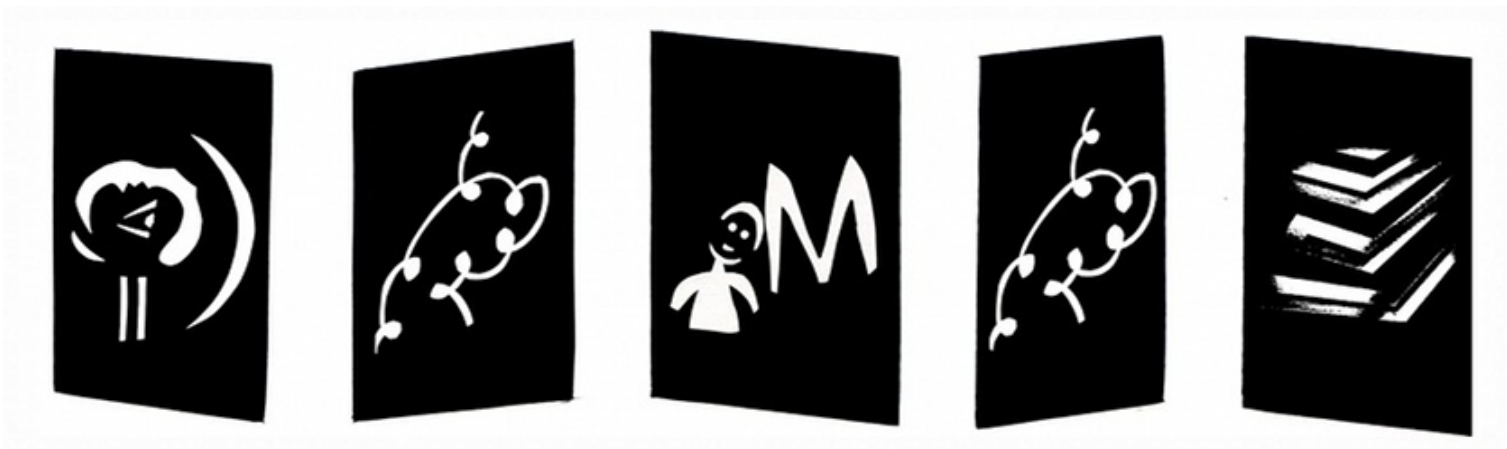
Potier se fait jardinier.



Quand il fredonne le chant hindou
Qui l'invite à rester pareil au centre
de la roue
Toujours au repos,

Potier se fait chanteur.

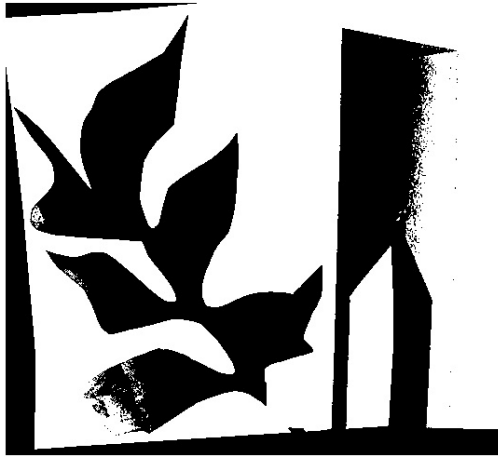




Et ...

Quand poète à son tour, il prend la plume, écrit,
Comme le potier il invente comme il fait.
Il voit dans ses mots autant l'avant que l'après
Et reste content lorsqu'à son tour il est pris.

Avec lui, il est vrai, les feuilles s'envolent.
Il les poursuit sans fin dans les détours du vent.
On l'entend vite dire qu'elles convolent
Et on ne sait jamais s'il dit vrai ou s'il ment.



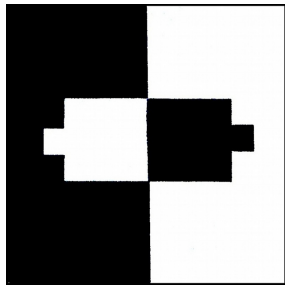
La maison grenier

Ce qui m'a le plus touché dans l'exposition au sujet du premier empereur de Chine, c'est une petite maison grenier en terre cuite. Toute ronde, avec un toit pointu et une petite fenêtre pour y faire passer le grain. À vrai dire, il s'agit d'un tout petit objet parmi des géants. Il pourrait tenir au coin de la table.

J'ai aimé le travail de l'artisan, la simplicité de la forme, le lien évident avec la vie de tous les jours. Qu'un roi ou un empereur ait voulu emporter un objet aussi simple dans sa vie d'après la mort ne me laisse pas indifférent. Peut-être souhaitait-il retrouver sa vie d'enfant.

Mais un enfant sait-il prévoir et mettre de côté du grain pour plus tard ? Et un empereur faire mieux, pour qu'aux jours de famine ses sujets ne manquent de rien ? On apprend que les famines ont été fréquentes en Chine. Il y en a d'ailleurs encore aujourd'hui.

L'amour le tient



*Nous sommes, vois-tu, au commencement.
Comme avant toute chose.
Avec mille et un rêves derrière nous et sans action.*

Rainer-Maria Rilke

Dérivant doucement au gré de l'eau,
Parmi les blés nouveaux,
Poète a la tête au vent,
Le cœur aux pâquerettes,
Et l'esprit vagabond.

Avec le don
De chercher l'amourette,
Si proche et si lointaine,
À la fontaine du bout du monde,
Il pagaie à la ronde.

C'est pendant
L'été de la Saint Guy,
Au fin fond de son champ,
Qu'il prend le temps
De goûter les premiers fruits de la vie.

La porte du jardin était ouverte

En sortant au matin, je vis que la porte du jardin était ouverte. Je me suis dit : *Tiens, quelqu'un est entré et il a laissé la porte ouverte.*

Me rapprochant pour la refermer et levant la tête, j'ai vu dans un arbre tout près un oiseau juché sur une branche, qui me regardait. *Qu'allait faire là cette personne ?* se demandait-il. *Allait-elle fermer la porte du jardin quand une si belle journée s'annonçait et qu'il faisait si bon y entrer ?* Il s'est mis alors à chanter et j'ai voulu m'approcher, pour l'entendre mieux, faisant attention de ne pas l'effrayer.

J'entrai donc dans le jardin, sur la pointe des pieds, content de sa fraîcheur matinale et de la douce odeur que dégageait la brume du matin. L'oiseau s'envola vers une plus haute branche, sans cesser de me regarder. Un compagnon vint l'y rejoindre. On aurait dit que cela les amusait de me voir avancer à pas légers, comme pour ne déranger personne. Mais qui dérange qui dans un jardin, le matin ? C'est comme le pré où Anne amène pique-niquer sa petite famille le dimanche. C'est fait pour être aimé.



Si la porte du jardin était ouverte de si bon matin, ce n'était peut-être pas comme je l'avais pensé tout d'abord, un oubli, une inattention. C'était peut-être là une attention particulière du jardinier.

J'ai donc repris ma phrase du début et je l'ai réécrite avec bonheur.

En sortant au matin, je vis que la porte du jardin était ouverte. Je me suis dit :

*Tiens, le jardinier est passé et nous a ouvert la porte.
Merci jardinier !*

D'une année à l'autre

Le Premier de l'an au matin,
J'avais remarqué à la fenêtre une douce brume.

Une nouvelle année avait commencé pendant la nuit
Et se manifestait donc ainsi au matin.

Était-ce l'annonce d'un printemps hâtif ?
Peut être.

Ce temps doux était bon, comme on pouvait souhaiter,
Pour soi et pour ses amis,
Que la nouvelle année fût bonne.

Je pensais au bord de mer
Et au carré de sable des enfants.

Ce jour de l'an, on pourrait y faire un château de sable
Qui durerait toute l'année.

Quel beau présage !

Vient l'automne

J'ai le souvenir d'une image qui me plaît toujours :
La pomme du peintre Magritte, qui a écrit :
Ceci n'est pas une pomme.

J'ai le goût de cette pomme qui n'en est pas une,
Qui est tout de même rouge comme elle,
Qui ne me donne pas le désir de la croquer
Mais celui de partager le bonheur
Du bon mot qu'il a fait en me l'offrant.

J'aime quand même les vraies pommes.

Le fruit de l'amour comme l'on dit.
Le risque couru peut-être pour l'amour,
Même si l'histoire d'Adam et d'Ève ne le dit pas.
On peut toujours le penser.

J'aime, avant tout, les pommes de l'automne,
Bien rouges comme il est.
Mieux que les pommes de l'été, voire de l'hiver.
Elles nous font goûter la vie dans sa fragilité.

J'aime marcher dans un verger, l'automne,
Après que les pommes aient été cueillies.
C'est pour moi le temps où la terre se met en prière.

**Et voici maintenant que Capitaine Jojo
se met de la partie**



Il a tout son dire au théâtre des marionnettes
Et cela fait le tour du monde

Bonjour les moussaillons.

Vous me voyez ici, debout dans ma barque, une longue vue à la main. Je regarde la mer de blé qui m'entoure jusqu'au bout du champ.

J'aime la houle que font les blés et je me laisse descendre à travers cette houle au gré du ruisseau qui m'emporte.

J'aime raconter des histoires, des drôles et des pas drôles. Je fais le clown plus souvent qu'autrement, ce qui ne m'empêche pas de rester le capitaine Jojo.

Les pieds au-dessus de l'eau et la larme à l'oeil, je fais rire les enfants et soupire les parents. Mais, que voulez vous, c'est comme cela. Qui veut me suivre me suive. Au loin se trouve l'île mystérieuse et tous ses trésors.

Mais, il faut encore que je vous dise. J'ai l'âge de mes voyages mais encore la jeunesse des moussaillons. Malicieux et averti. Ce n'est pas à moi qu'on va raconter des balivernes.

Je dois quand même me méfier. Il y a toujours une Bobinette pour me faire sauter des pétards là où je vogue et me faire chavirer au milieu de mon champ.

Apparaît soudain au loin une forme blonde.

Mais quoi ? Que vois-je là maintenant au loin ?
Eh ! Mademoiselle !

Que faites-vous là à marcher en pleine mer ? Dans la mer de mes blés. Attention ! Prenez garde de ne pas soulever trop de vagues. Il faut laisser la mer onduler tout doucement, tout naturellement, comme fait votre chevelure dans le vent.

Vous ne me répondez pas ? Êtes-vous muette ? Ou bien est-ce là encore un coup de Bobinette, ou de monsieur Gâteau, on ne sait jamais. Il aime bien faire des farces celui-là. C'était sans doute son idée de vous faire venir dans mon champ, en faisant semblant de ne pas me voir.

Eh là-bas ! M'entendez-vous à la fin ? C'est l'océan ici. Attention de ne pas chavirer et de vous noyer. Une baleine ne sera peut-être pas là pour vous avaler, si cela arrive. Elle ne va pas vous transporter sur la plage pour vous sauver, après vous avoir gardée dans son ventre pendant trois jours.

Mais Non ! Attendez. Je vais vous envoyer un canot de sauvetage. Accrochez-vous bien. J'arrive.

Capitaine Jojo bascule puis disparaît.

Un autre jour capitaine apparaît en costume de ville

On se trouve dans la chambre d'un logis délabré. Un taudis. Au fond, contre le mur, il y a un lit de fer. Une lampe suspendue donne un éclairage incertain. On entend couler l'eau d'un robinet. Entre en scène un personnage. Il se dirige vers la fenêtre qui donne sur le public. On dirait un capitaine en rade, les lunettes à son cou.

Une voix : Cela vous dirait de nous dire ce que vous faites dans cette chambre ?

Le capitaine : On m'a appelé, bien entendu. Les voix portent loin.

Regardant par la fenêtre :

On a beau m'appeler le Capitaine Jojo, je suis assez souvent appelé comme plombier de service. Qu'on me dise plutôt pourquoi on m'a fait venir dans cette chambre triste et mal éclairée.

La voix : Vous n'entendez pas l'eau couler ?

Le capitaine : Je l'entendrais mieux, si vous ne parliez pas tout le temps.

La voix : C'est le bouquet !

Le capitaine : Pas du tout. C'est de l'eau qui coule. Au moins ici, il n'y a pas lieu de craindre de ne pouvoir éteindre sa soif.

La voix : Dans ce taudis minable ?

Le capitaine : Il n'y a pas d'endroit pour avoir soif et pas de plus plaisante compagnie, quand on a soif, que d'entendre de l'eau couler.

La voix : C'est bien votre fort, vous un capitaine, d'entendre de l'eau couler sans rien y faire. Il faut bien avoir parcouru les mers.

Le capitaine : Justement. Ce n'est pas en mer qu'on peut éteindre sa soif. Il faut trouver un port. Et moi, le Capitaine Jojo, avec mes longues vues, je le vois de loin le port d'eau à boire.

La voix : Et c'est pour cela que vous êtes venu dans cette chambre de pauvre ?

Le capitaine : Bien sûr ! J'ai entendu le glouglou de loin et j'ai souci que l'eau soit bonne pour tout le monde. Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on n'a pas le droit de boire de la bonne eau.

La voix : Heureusement qu'il n'y a pas ici de bouchon, ce serait l'inondation.

Entre le bouchonnier : Capitaine Jojo, j'ai trouvé le bouchon qu'il vous faut.

Le capitaine : Vous n'êtes pas trop tard. Voyons voir.

Le bouchonnier : C'est un bouchon de bouteille à bateau.

Le capitaine : Ah ! Ce sont les meilleurs. Et c'est avec des bouchons comme ceux-là qu'on va le plus loin. C'est avec des bouchons de cette trempe que j'ai fait le tour du monde.

Le bouchonnier : Toujours en restant à la même place, bien entendu.

Le capitaine : Ne me le dites pas. Un bouchon en main, je peux toujours rêver.

Le bouchonnier : Dites alors merci au bouchonnier de vos rêves.

Le capitaine : C'est fait et cela fait aussi bon office dans un lavabo.

Rideau !

Et roule le temps



Sur un cercle un point final peut être aussi un point de départ.
Héraclite



Le plus beau jardin au sommet d'une colline,
Une terre cuite aux reflets de cuivre,
Un regard vers le lointain,
C'est la nuit que tout appelle.



Le soleil paraît aller nulle part
S'il ne trouve une oasis où s'abriter.
Il a le vague à l'âme,
S'il ne trouve une barque où dormir au milieu du jour.



Bouleau a brûlé.
Au fond du val se rassemble une forêt à renaître.



Quels chemins nous séparent ?
Quels chemins nous unissent ?

Clown a perdu son nez.

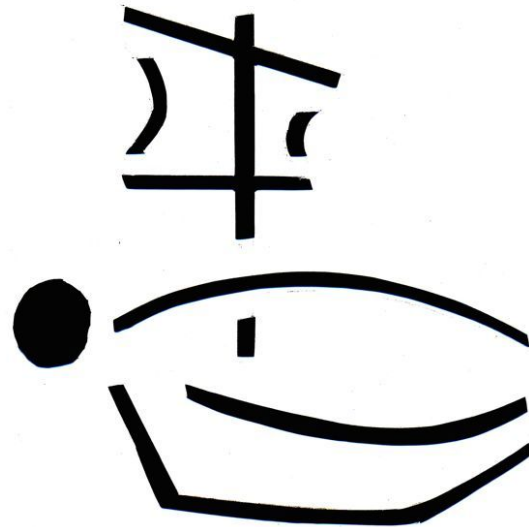
Il le cherche partout, jusque dans un sceau d'eau
Qu'il se verse sur la tête.

Clown est perdu.
Clown est incognito, quand il n'a plus son nez.

Clown regarde au ciel.
L'orage tonne.
Parapluie Arthur brandit ses baleines.

« Bateau à la mer », crie Arthur.
« Sauve qui peut », dit un capitaine.
« Le nez en poupe », répond Clown.

Clown a retrouvé son nez.
Le monde en rit.
Aussi rouge que pi.



Ce qui lui fait dire Pi s'encore - 3.1416

Plus proche ou toujours si loin du but ?

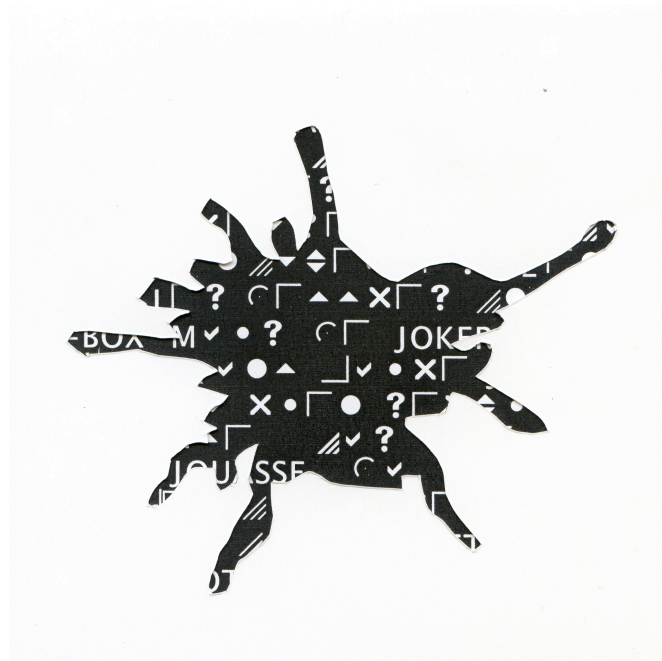
C'est drôle comme la nature nous indique comment nous sommes en même temps loin et proche les uns des autres. Si près que nous le soyons, nous en sommes toujours séparés. C'est sans doute l'écu de notre individualité. Même s'il en reste peu, il en reste toujours quelque chose. Pour le meilleur ou pour le pire !

Quadrature du cercle ou cercle en carré ? L'infinie possibilité de l'être par son infinie impossibilité de se fondre dans l'autre ?

C'est ici que commence la vie commune et peut-être la justice, dirait Emmanuel Lévinas. Du moins je le pense.

Mais dans quel tourment se tiennent donc toujours le cercle et le carré ? Ce ne peut-être le vide. À moins que quelque mathématicien en tienne la formule. Mais il nous faudrait encore pouvoir en douter.

Le vide. L'infini. Quand le Pi aura atteint le vide en restera-t-il encore quelque chose ?

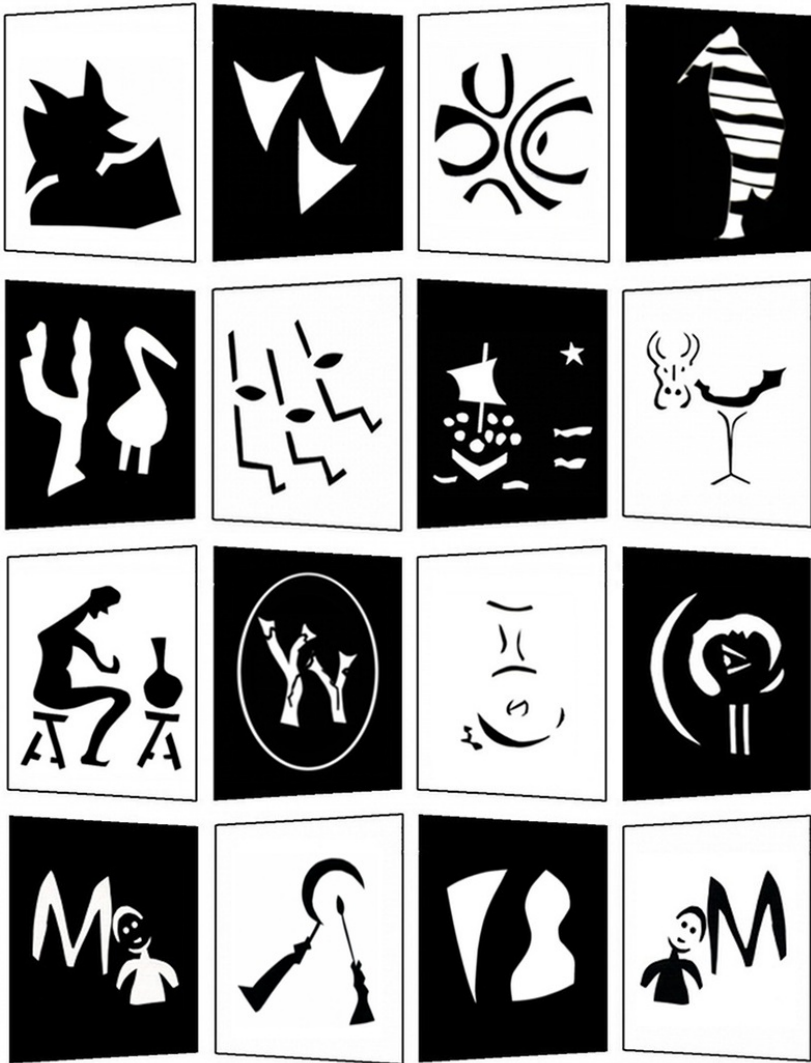


Regarder Écouter Lire

Vues à l'échelle des millénaires, les passions humaines se confondent. Le temps n'ajoute ni ne retire rien aux amours et aux haines éprouvées par les hommes, à leurs engagements, à leurs luttes et à leurs espoirs : jadis et aujourd'hui, ce sont toujours les mêmes. Supprimer au hasard quelques siècles d'histoire n'affecterait pas de façon sensible notre connaissance de la nature humaine. La seule perte irremplaçable serait celle des oeuvres d'art que ces siècles auraient vu naître.

Car les hommes ne diffèrent, et même n'existent, que par leurs oeuvres. Comme la statue de bois qui accoucha d'un arbre, elles seules apportent l'évidence qu'au cours des temps, parmi les hommes, quelque chose s'est réellement passé.

Claude Lévi-Strauss





g.d. Mira
Dessin - 2006

Citations

- **Ami Karim**, *Combien de temps encore*, 17/10/2007 - Éclipse Totale
- **Arendt**, Hannah, *Responsabilité et jugement*, Petite bibliothèque Payot, 2009, p. 21.
- **Balzac**, Honoré de, *La comédie humaine*,
- **Beaudelaire**, Charles, *Le spleen de Paris XXXV*.
- **Berberova**, Nina, *C'est moi qui souligne*, Actes Sud, p. 483-84
- **Bobin**, Christian, *L'Enchantement simple*, NRF/Poésie/Gallimard, p. 147.
- **Cheng**, François, *Cinq méditations sur la beauté*, Albin Michel, 2006, p.13.
- **Cocteau**, Jean, *La difficulté d'être*, Éditions du Rocher, 1957.
- **Confucius**, *Citations*, <http://www.maphilo.net/citations.php?cit=4223>
- **Dante** Aligheri, *Paradiso*, 1-112-114.
- **Duras**, Marguerite, *Écrire*, Gallimard, 1993, Folio, p. 18.
- **Germain**, Sylvie, *Rendez-vous nomades*, Albin Michel, 2012, p.137-138.
- **Giono**, Jean, *L'homme qui plantait des arbres*, NRF Gallimard, 1983, p. 33.
- **Héraclite**, *Citations*.
- **Jung**, C.G., *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Folio Gallimard, Essais, 1964, p. 219.
- **Leach**, Bernard, *Chant de potiers hindous*, Le livre du potier, Dessain et Tolra, 1961, p. 9.
- **Lévinas**, Emmanuel, *Éthique et infini*, Fayard et France Culture, 1982, Biblio essais, Le livre de poche, p. 79-84.
- **Lévi-Strauss**, Claude, *Regarder écouter lire*, La Pléiade, Gallimard, 2008, p. 1605-6.
- **Morin**, Edgar, *La Voie (pour l'avenir de l'humanité)*, Librairie Arthème Fayard, 2012, Pluriel, p. 100-101.
- **Neruda**, Pablo, *J'avoue que j'ai vécu*, Gallimard, 1975, Folio, p.395.
- **Panikkar**, Raimon, *Conférence d'ouverture du Sommet de la terre*, 1992.
- **Pirandello**, Luigi, *Comment j'ai écrit « Six personnages en quête d'un auteur »*, La Revue de Paris, juillet août 1925.
- **Rilke**, Rainer Maria, *La mélodie des choses*, Œuvres en Prose, La Pléiade NRF Gallimard, p. 667 ss.

Les écrits, dessins, découpages de papier et
les estampes en noir et blanc
qui forment la trame principale de ce livre sont de l'auteur.
Les citations viennent s'y retrouver en amies

Nommer
un lieu
une personne ,
inscrire
rappeler
un passage
un souvenir
un rêve
un destin.

Le canotier traverse sans encombre les rapides
tant qu'il se tient au plus près de l'eau.

Le livre *ÆNCRAGES*

présente sous une nouvelle facture, l'essentiel des écrits et des
estampes, parfois remaniés, assemblés dans le livre *ÆNCRÉS*,
publié comme épreuve d'artiste et imprimé en cent exemplaires
numérotés pour l'exposition d'automne 2013 de La Chaufferie,
à Montréal, sur le thème : *À l'Horizon, quoi de neuf ?*

Dépôt légal : deuxième trimestre 2015
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN - imp : 978-2-9815128-1-9
ISBN - pdf : 978-2-9815128-2-6



Les Pots d'amis